

Que faire des poètes?

Dans une de ses plus belles compositions, le chanteur italien, Domenico Modugno, satirise, avec humour et esprit, cette tendance des sociétés modernes à se débarrasser de ses vieux. Incommodes, inutiles, incompréhensibles, il n'y a de place pour eux nulle part. Où les mettre? Personne n'en veut, — même saint Pierre au Paradis!

Les poètes, semble-il, partagent ce lot infortuné. Jongleur, troubadour, chanteur, rimeur ou rimailleur,... n'importe la désignation, qu'elle soit laudative ou péjorative, les poètes ont peuplé nos rues, nos bois, nos sables, nos eaux, nos monts, nos scènes, nos cours et nos coeurs, depuis le temps immémorial. Peut-on imaginer la civilisation sans leur présence? ... sans Homère, sans Virgile, sans Dante, sans Milton, sans Hugo?...

Et, pourtant, aujourd'hui, au seuil du troisième millénaire, on nous dit: *Good riddance!* La prestigieuse Oxford University Press vient d'annoncer qu'elle ne publiera plus de poésie. La poésie n'est pas rentable! D'ailleurs, comme l'affirme l'un de ses porte-paroles et illustre professeur: "Ecrire la poésie est une activité de valeur, mais ce n'est pas une activité académique."¹ Et cela du pays de Shakespeare! N'avons-nous pas atteint ce vide existentiel, ce vide spirituel figuré par T.S. Eliot? *The straw men, the hollow men, the dead men!*

Il faut convenir que la poésie ne se vend pas. Les tirages sont de plus en plus limités. Et, malgré ces limites, souvent les livres restent dans des boîtes chez l'éditeur ou chez le distributeur. Le distributeur ne distribue pas. L'éditeur, lui, comprend qu'il ne vaut même pas la peine de les vendre. On y perd d'avance! Et pourtant les publications foisonnent. Pourquoi? La réponse est évidente: ce sont les conseils des arts des villes, des régions, des provinces, des pays qui forcent le jeu par l'allègement de la subvention. Il faut protéger la Culture, le "Patrimoine," dit-on!

Il faut convenir que l'intention est bonne, mais l'effet néfaste. Tout en voulant encourager la créativité, ces dispensaires de fric-à-culture ne font que proliférer les publications médiocres et concentrer le pouvoir décisionnel dans les mains de quelques privilégiés, biens placés pour différentes raisons, qui en profitent directement. Les poètes sont subventionnés, leurs éditeurs sont subventionnés, la diffusion est subventionnée, les recensions sont subventionnées, les revues sont subventionnées, les lectures sont subventionnées... bref, on ne fait rien sans la subvention! La subvention est devenue la raison d'être de presque toute activité littéraire et créatrice en général.

—N'y a-t-il pas de cachet? (Un euphémisme pour la subvention.)

—Alors je n'en suis pas!

Nous n'avons plus une politique du livre mais une politique de la subvention: comment

l'augmenter, comment la garantir, comment la conserver dans les mains d'un groupe intéressé.... Citons, à titre d'exemple, l'un des nombreux scénarios possibles dans ce dédale de l'industrie de la subvention. L'agent dispensateur de ce fric-à-culture est un poète qui a écrit un recueil de poèmes parce qu'il a eu une subvention de son agence; l'éditeur de son recueil reçoit une subvention de son agence culturelle aussi bien que le distributeur de son bouquin et les personnes qui en font la publicité et qui en parlent dans une revue, celle-ci aussi grassement subventionnée par cette même agence culturelle. On pourrait multiplier les exemples de ces rapports incestueux. La subvention fait de la créativité littéraire un serpent qui se mord la queue, qui se détruit en se nourrissant. On pourrait évoquer, afin de renforcer cette métaphore, ces figures mémorables de Zola, l'alambic dans *L'assommoir* et le Voreux de *Germinal*, monstres qui dévorent l'individualisme, la valeur personnelle et la créativité.

Dans un tel état de la créativité, la décision prise à Oxford, aussi bien que l'avis proféré par son représentant sur la valeur académique de la création poétique, — même si elle n'est pas excusable ou justifiable — est tout à fait compréhensible. Comment défendre et faire survivre une oeuvre de mérite d'un poète novateur dans un tel marais de créativité stagnante et polluée?

Et pourtant, il y a une juste et propre utilité de la subvention, comme c'est le cas, d'ailleurs, du prix littéraire et, en général, de la reconnaissance publique. Ce qui est nuisible, c'est la dépendance absolue à la subvention, comme à un système d'assistance sociale, ce qui détruit, si prolongée dans le temps, toute initiative individuelle, la vertu de l'indépendance et le sens d'estime personnelle.

Que faire donc des poètes? ... Il faut que la société leur réserve une niche dans le panthéon de ses héros. Nier l'apport esthétique, social et intellectuel, voire académique, des poètes, c'est renier une composante majeure de l'histoire de notre civilisation et une partie essentielle de notre valeur humaine. Mais ne les tuons pas on leur offrant une nourriture malsaine et malfaisante.

Laissons le dernier mot *pro causa poetica* au Chevalier de Boufflers, auteur de cette belle maxime:

*La société a besoin de poètes, comme la nuit a besoin d'étoiles.*²

Sergio Villani

Notes:

¹ *The Times Literary Supplement*, 5 février 1999.

² *Pensées et Fragments*, 1816.